

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La fugacité du temps

André Paquette, *Parcours d'un combattant*, Montréal, Triptyque, 2002, 184 p., 18,95 \$.

Patrick Bouvier, *Des nouvelles de la ville*, Montréal, La courte échelle, 2002, 186 p., 21,95 \$.

Jean-François Chassay, *L'angle mort*, Montréal, Boréal, 2002, 328 p., 27,95 \$.

Jean-François Crépeau

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37647ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2003). Review of [La fugacité du temps / André Paquette, *Parcours d'un combattant*, Montréal, Triptyque, 2002, 184 p., 18,95 \$. / Patrick Bouvier, *Des nouvelles de la ville*, Montréal, La courte échelle, 2002, 186 p., 21,95 \$. / Jean-François Chassay, *L'angle mort*, Montréal, Boréal, 2002, 328 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La fugacité du temps

Quand l'instant des uns devient l'éternité des autres.

ROMAN | JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

COMMENT TROIS ROMANS, TOUT À FAIT DIFFÉRENTS dans leur écriture et dans ce qu'ils racontent, peuvent-ils être si près l'un de l'autre ? S'il en est ainsi, c'est surtout parce que leurs héros s'accrochent tous désespérément au fil du temps. Or, c'est justement cette manière, quasi métronomique, de mesurer la vie en heures, en jours ou même en années qui les rend si passionnants à lire.

LES ANNÉES DE FRÉDÉRIC

Ainsi, le Frédéric Taillefer du *Parcours d'un combattant*, deuxième tome de la saga qu'André Paquette a entreprise avec *Première expédition chez les sauvages*, s'apprête à passer de l'adolescence à l'âge adulte. Son impétuosité se répand partout où il passe et ses joutes, sportives ou oratoires, se terminent souvent en sanglants combats. Pour un fils de bonne famille — son père n'est-il pas le docteur Wilfrid Taillefer ? —, cela n'augure rien de bon pour l'avenir. Il faut dire que, en 1939, le pouvoir de l'Église pèse lourd dans la balance de toutes les justices, même au prix des pires iniquités. Le bras de l'Église ne se limite pas ici au pouvoir du clergé ; il s'étend aussi à l'autorité morale des bonnes familles et des bien-pensants qui s'alimentent aux rumeurs populaires.

Parcours d'un combattant s'intéresse donc aux épreuves et aux affrontements que traverse le jeune Frédéric Taillefer. D'abord, ce sera aux Sources, village de la région montréalaise où il habite entouré de sa famille composée de ce père médecin, libéral de pensée mais dont l'ambition est aussi frileuse que sa foi ; d'une mère dominée et neurasthénique ; de ses frères Ostence, carriériste à courte vue, et Napoléon, le discret passionné ; d'Agnès, une sœur conciliante et maternelle. Ce sera l'époque du collège d'où on le chassera pour avoir voulu connaître « des vétérans du régiment Mackenzie-Papineau... des adeptes du docteur Bethune » (p. 25), des « communistes » ayant fait la guerre d'Espagne.

Plus loin, toujours vers la même époque, Frédéric fait la connaissance de Louise-Aimée De Foix, celle « qu'on a baptisée par dérision la Marquise

des Sources ! » (p. 54). Elle éveillera le sentiment amoureux du jeune Taillefer et permettra au romancier, à travers le personnage du père De Foix, de tracer un portrait ironique d'une génération de grands commis canadiens-français, assis entre la chaise dure de l'Église et le fauteuil confortable de la finance anglo-saxonne.

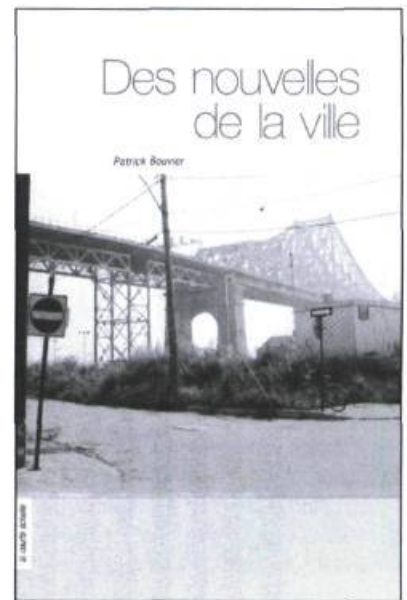
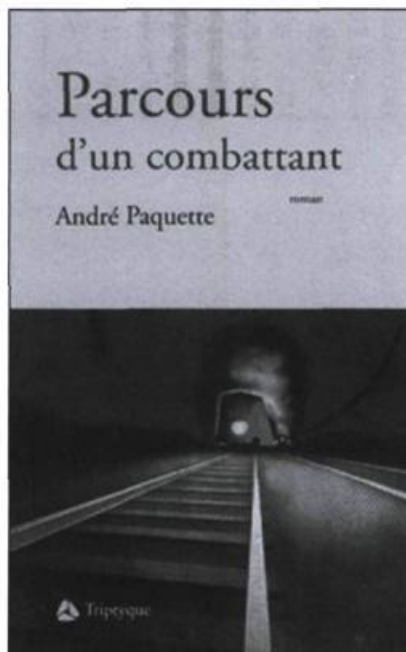
Le héros du *Parcours d'un combattant*, s'ennuyant au « high school », la belle Louise-Aimée lui refusant son attention, il s'engage pour Tuvalik, un village éloigné du Nord québécois où l'on prépare la forêt que l'on transformera bientôt en un immense réservoir d'eau. Dans cette troisième partie du récit, le fils Taillefer sera livré aux éléments et apprendra au jour le jour ses limites, aux prises avec les lois de toutes les natures. La mort tragique d'un camarade de travail coupera le dernier fil qui le retenait à une adolescence brouillonne et belliqueuse.

Il n'en perdra pas pour autant son ardeur. Il quittera le chantier de Tuvalik et partira à sa propre recherche d'identité. À Québec, il croisera son frère Napoléon qui a choisi l'armée plutôt qu'un avenir incertain. Frédéric fera le même choix, insistant pour devenir infirmier et non l'assassin d'Allemands contre qui il n'éprouve aucune colère. Mais avant de partir, il passe aux Sources au moment où meurt son père. La scène finale est alors presque surréaliste : la veuve Taillefer, recluse et muette jusqu'alors, se transforme en vengeresse, accusant l'égoïsme de ses enfants d'avoir causé la mort de leur père.

LES JOURS D'ANTOINE

Le temps ne se compte pas qu'en années, c'est du moins ce que croit Antoine dans *Des nouvelles de la ville*, un roman sur l'intégration urbaine écrit par Patrick Bouvier, son premier récit d'ailleurs.

La jeune vingtaine, Antoine quitte Saint-Jeanne-de-l'Espérance, son bien nommé village gaspésien d'où l'on part sans revenir, pour effectuer un retour aux études à Montréal. Le choc sera grand pour le héros. Trop bon garçon, Antoine entendra le chant des sirènes l'appelant à quitter des études qui, de toute façon, ne le ramèneront pas auprès de sa blonde, « Sophie [ayant] voulu faire de [lui] un administrateur, un compteur d'argent, de gens. Ce qu'il n'était pas et ne serai[t] jamais » (p. 47).

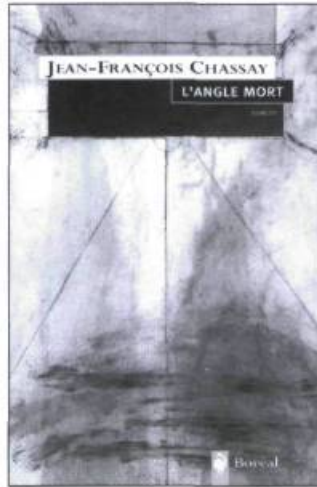


Patrick Bouvier aurait pu écrire un réquisitoire sur la fuite de l'arrière-pays ou une allégorie sur l'hédonisme urbain. Il relate plutôt la rencontre d'Antoine avec lui-même et les choix qu'il repousse jusqu'aux limites du récit.

Cela aurait fait *Des nouvelles de la ville* un (bon) roman ordinaire si l'auteur n'avait pas inséré, entre deux chapitres de la vie de son personnage principal, des pages racontant des moments choisis de l'existence de femmes, d'hommes ou de couples qui habitent le même immeuble qu'Antoine ou le côtoient dans la rue. Ces instantanés tissent une toile humaine, colorée sinon émouvante, servant de trame de fond à toute l'histoire d'Antoine et s'y fondant parfois. Que ce soit cette vieille voisine à qui les enfants reprochent d'avoir adopté un chat, eux qui la visitent si rarement, ou la passion de Stéphane pour Anaïs, sa jeune épouse victime d'un accident vasculaire cérébral qu'il finira, épuisé, par placer en institution : toutes ces histoires qui s'emboîtent dans celle d'Antoine lui donnent une dimension qu'à elle seule elle n'aurait pas pu avoir.

LES HEURES DES AUTRES

C'est aussi ce qui se passe dans *L'angle mort*, l'immense récit que Jean-François Chassay a fait paraître à l'automne 2002. À dire vrai, ce roman m'effrayait, mes repères de vieux lecteur ne fonctionnaient pas, cette œuvre répondant essentiellement aux formes que lui a imposées son auteur. Sans avoir réécrit le manuel du romancier, ce dont je crois M. Chassay capable, il n'en a pas moins utilisé, de façon originale, les règles d'usage.



Déjà la trame donne l'illusion d'être simple. Ainsi, nous sommes le 19 janvier 2001 et nous entendons la conversation téléphonique de trois personnages. D'abord, il y a Stéphan, comme dans Stéphan Audran, qui s'adresse à plusieurs interlocuteurs dont son amie Claire ; Stéphan est architecte et mère de Thierry, un enfant hyperactif. Puis, il y a Dominique ; en route pour rejoindre sa sœur Stéphan, ce professeur d'histoire converse avec lui-même. Enfin, il y a Camille, grand chef cuisinier et auteur de listes ; sa mère se prénomme Ada et lui, qui fut l'un des nombreux amants de Stéphan, se parle à lui-même.

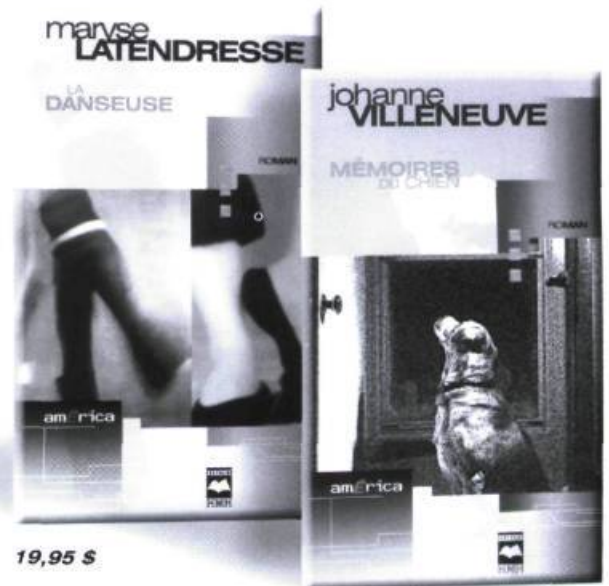
La table est mise et le repas, que Jean-François Chassay y sert avec talent et finesse — littéraire, intellectuelle, sociale et politique —, est gargantuesque. Pour continuer ainsi, je devrais passer à la métaphore du banquet tellement ce que *L'angle mort* raconte ratisse large dans la conscience et le subconscient québécois. Tantôt émouvant, tantôt éprouvant (ce n'est pas toujours plaisant de se faire dire nos vérités), ce grand ménage que Stéphan, Dominique et Camille font de leur propre vie, et de celle de notre collectivité, se justifie par les balises que le romancier pose à son analyse et par les avenues qu'il ouvre sur l'avenir. S'il n'invente pas de solutions, ses personnages n'en suggèrent pas moins de soigner certains de nos atavismes socioculturels.

D'autres ont parlé de la richesse purement littéraire de *L'angle mort* et il faut le répéter : rarement une œuvre romanesque est-elle aussi inventive dans sa forme comme dans son vocabulaire. Le seul personnage de Camille, dirais-je de façon presque triviale, m'a souvent mis l'eau à la bouche seulement en évoquant son impressionnant lexique culinaire.

Les heures de Stéphan, de Dominique et de Camille, les mois d'Antoine à Montréal et les premières années d'adulte de Frédéric n'ont en commun que d'être au cœur de romans que leur existence inspire. Autrement, ce sont des œuvres passionnantes, mais incomparables.



34,95 \$



19,95 \$

19,95 \$



www.hurtubisehnh.com